

Fouissements

David Bosc, *Sang lié*, éditions Allia, 107 p., 6,10 euros.

« David Bosc est né en 1973. *Sang lié* est son premier roman. » Un premier roman qui presque se referme sur ces deux phrases courtes, nichées dans un pli de la couverture, *Sang lié*, David Bosc est né, voilà le texte naissant, le sang de cette naissance et sa suture, la cicatrice textuelle qui depuis si longtemps tresse les noms aux titres et les titres aux mors, les mors aux livres, et la peau des livres aux destins du sang... Dans leur répétition traditionnelle, les deux sentences sont usées à la corde — j'avais presque oublié, oui, le coup du premier roman et du jeune auteur, c'est vrai, l'agitation forcée des « rentrées littéraires » contemporaines... Ah, les premiers romans !

Traversant cette agitation périodique, l'impression du mot « sang » oblitère et reconduit le vieux motif littéraire du sang, le sang de la littérature, la cruauté littéraire, la littérature comme don et génie du sang, le sens du sang en tous sens. Naissance d'un roman, d'un nom, datation, écriture, lettres de sang : les 107 pages de ce *Sang lié* sont bien le roman et probablement autre chose, pour ne rien dire de ces pages en prose qui ne sont assurément pas naïvement le « premier » coup de David Bosc. C'est peut-être cela, le roman lié au nom de Bosc : ça a commencé bien avant les liens du sang, c'est l'histoire du sang continu qui file dans l'écriture, le flot qui ne soutient pas d'être caillé, coagulé dans quelque formule publicitaire, dans un nom, ou dans une date de naissance. Il n'en revient pas, c'est dit par ses soins, par bonheur, il n'est revenu de rien. Rien, pas même la possibilité que lui arrive, que nous arrive un grand texte. Car *Sang lié* est l'histoire d'un accident. Et loin d'appartenir au strict domaine de l'édition et du paratexte, ici, plus que jamais, les deux pôles « David Bosc est né » et le coup du « premier roman », c'est le roman-même, la ligature, les liens du sang et l'encre prise. Savoir de ce non-savoir : quoi qu'on fasse, on est pris par son sang. *Sang lié* : la gémellité fluide, l'impression cruelle et onctueuse, la blessure reçue d'un heurt avec l'écriture qui conjugue tous les verbes. Il écrit comme il lèche cette plaie, dans l'hébétude, témoignant de la cruauté animale du « premier » choc qui l'attend encore : premier pas, première course, premier sang qui arrête le combat, comme tout ce qu'on écrit, découvrant au bord d'une route l'étrange filet de sang qui révèle un jour que tout commence après l'agonie. Non pas le premier roman, donc, mais l'annonce recensée, recommencée, toujours différemment géniale, que *le roman est premier*. Et qu'il n'est tel qu'au-delà du roman : histoire de l'après-coup.

Il écrit : le roman n'a pas encore commencé que déjà le sang coule. Comme un sale coup au bas-côté. C'est alors que s'écrit le roman sans âge, dans le deuil du roman et dans le défi du sang, écrire qu'enfin, un jour, il faut écrire, et on appelle ça un « premier roman ». Le jour où enfin, excédé, il put dire la nuit qui coule dans ses veines, hors de lui, son sang de bête, l'histoire de cet accident de circulation qui laisse tant de sang au bord des routes, sans roman, sans histoire, sans lieu et sans lien. *Sang lié* est la gloire de cet animal oublié, cartonné, frappé, geignant sur la contre-allée ou sous les roues, lui qui commence à vivre enfin en ce lieu, là, pendant l'accident de bagnole, contre l'arête du pare-choc. Histoire de l'après-coup d'origine, cet accident, c'est son écriture animale, la maison des singuliers, des pluriels, les fouissements du sanglier qui signe et qui saigne. Peu de livres sont à ce

point une exploration mystérieuse et grandiose de ce vin dont le sang des bêtes est l'énigme, celle qui nous lie au silence hébété de la nuit, de la bête et de l'accident. « Par bonheur, je ne suis revenu de rien », dit-il donc à la page 74, signant cette hémorragie au dos du livre, comme l'enseigne qui dût pousser dans son dos, lui écrire d'écrire, de signer, de saigner, de se voir saigné comme une bête accidentée, blessée, le commandement arraché à la nuit moirée du sang. Las d'être aux bords de soi, il s'enfonce dans les caves de l'alcool — le vin aussi, si je le suis à la trace, c'est toujours un sang de bête — et cette séquence d'enfouissements dans les entrailles d'une ville, c'est une des phases les plus intenses de ce poème, « le fond d'un trou, le seuil, en étoile ou en couloir, de portes toutes semblables, je me couchais dans l'obscurité, au silence lourd que le sang, à mes tempes, venait coudre avec un rythme de machine », « L'enfant avait eu, je m'en souviens, des yeux de cire ; le sanglier aurait les siens garnis de dents. »

L'écriture de David Bosc, est souvent photographique, mais dans une possibilité de la photographie qui serait comme privée de lumière, celle de saisir et de se laisser prendre, comme une bête, par le noir. Celle de vivre enfin là-dessous, au plaisir de guetter et de fouir, de galoper et de fuir. Un jour viendra, — le jour ou la nuit —, où il faudra longuement interroger cette filiation animale de la littérature à la bête, et au sang des bêtes. Cela a déjà commencé. Et dans cette histoire balbutiante, on écrira *Sang lié*, on dira, comme il s'en lèche la plaie, je le cite, « L'indicible lenteur des vraies révolutions ».

Olivier Morel